Document généré le 24 avr. 2024 21:12

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Déraillement

Joëlle Basso

Numéro 125, mai 2010

La haine

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61710ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Basso, J. (2010). Déraillement. *Moebius*, (125), 15–22.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Joëlle Basso

Déraillement

à Diogène et ses descendants,
mauvaise clientèle

De bon matin, ça coupe les jambes. Vous avez fait des efforts énergiques pour vous secouer de la nuit, vous dépêtrer des rêves absurdes et vagues, vous vous êtes aspergé la figure à l'eau fraîche, vous avez remis plus ou moins vos idées en place en vous raccrochant aux rituels des préparatifs du carburant liquide et solide qui vous fera tenir jusqu'à treize heures, vous commencez à devenir présentable, efficace, vos dernières réalisations vous reviennent à l'esprit avec une certaine fierté, vous avez su aplanir les petits conflits au bureau et à la maison, votre vie commence à ressembler à un parquet en bois massif bien ciré et vous croisez ce genre d'individu qui fout tout par terre.

Déjà sa forme imprécise, affalée, à la fois molle et anguleuse, tout en plissements désordonnés, sa pilosité incontrôlée et tiquetée vous interdit tout mouvement de sympathie immédiate, je ne dis pas pour sa personne dont vous ne savez rien, disons pour son être-là, en plein milieu de votre chemin. Il est extrêmement difficile de garder un air dégagé et de feindre de n'avoir rien vu.

Je ne peux pas le blairer. Je ne veux pas avoir à le regarder. Je détourne légèrement les yeux quand j'approche assez près pour risquer de croiser son regard. En même temps, je ne peux pas m'empêcher de vérifier si quelque chose a changé, dans sa tenue, dans les objets qui l'entourent. Un détail significatif. En fait, je crois que je cherche à vérifier pourquoi ça me dégoûte de le

voir là. Ce qui me rebute et m'attire comme un aimant c'est le degré de saleté qu'il s'accorde. La crasse. Sa veste raide au niveau des plis, le voile noir qui recouvre ses vêtements, l'espèce de couverture ou de bâche plutôt où il se prélasse nonchalamment. Et puis son immobilité le plus souvent. Le bonhomme a l'air de s'être minéralisé, fossilisé. Rien n'indique dans ses mouvements, dans son regard, qu'il envisage une suite, un changement quelconque à cette station où il croupit. C'est ça qui me fascine, ce croupissement, cette stagnation. Son indifférence à tout. Que je le regarde ne l'intéresse même pas, ne le trouble pas. Il fait le mort, il s'offre à moi comme un objet, un rebut. Je le hais.

Et son odeur. En réalité je n'ai jamais remarqué qu'il sentait. D'ailleurs si c'était le cas, il en faudrait beaucoup pour couvrir la bonne odeur de pain frais qui sort de la boulangerie juste en face. Les clochards d'autrefois avaient une odeur forte, de hanneton paraît-il. Ils laissaient un sillage rance, un mélange de poussière marinée dans la sueur, avec une finale d'urine évaporée. Maintenant on doit les embarquer de temps en temps jusqu'à la douche municipale, je suppose, on les inodorise, avant de les laisser retrouver leur petit coin au pied d'un pâté de maisons.

Et s'il n'était qu'un espion déguisé ? Un éclaireur envoyé d'une autre planète et chargé d'observer les allées et venues des Terriens. Leurs manières, leurs habitudes, leurs mimiques. En fait ce serait lui le voyeur. Il m'a repéré, moi, parmi les passants réguliers du matin, et il m'observe. Il note chaque jour le moindre détail de mon accoutrement et de mes attitudes. J'ai beau être neutre, d'une élégance sobre, sans fantaisies inutiles, forcément je dois offrir des signes caractéristiques ou laisser échapper malgré moi des tics qui me trahissent. Mes affaires sont bien serrées dans ma sacoche, rien ne dépasse de mes poches, mes costumes sont souples et bien taillés mais sans rien qui puisse frapper l'attention. Je prends même soin de dépareiller le haut et le bas pour éviter le poncif du cadre sup gris de gris à rayures, je m'autorise quelque fantaisie dans le motif des chaussettes mais cette coquetterie ne se remarque vraiment que si je m'assieds. C'est ça l'élégance : subtilité, discrétion.

Ma montre peut-être, je ne vois que ma montre pour me distinguer vraiment. C'est ce que je porte de plus cher sur moi, elle est en or rose et blanc, je ne m'offre pas souvent ce genre de… une folie de temps en temps ne peut nuire à personne, au contraire, mon achat est une contribution non négligeable à la bonne marche de l'économie : j'entretiens l'industrie du luxe, je ne parle pas de l'artisanat, ça n'existe plus sauf pour les *happy few* qui ont les moyens de se faire faire la pièce unique pour fils unique, du sur mesure, pas même un frère de lait à jalouser, ça veut téter perso à pleines mains, sans concurrence, ces gros bébés, et ça se prend pour l'élite dirigeante. Je me passe très bien de ce genre de hochet, j'ai passé l'âge des joujoux.

À moins que ce ne soit ma serviette en cuir. Elle n'est pas neuve mais justement, c'est maintenant qu'on peut admirer la souplesse, la finesse de la peau taillée dans la tendre vachette, pleine fleur, la tenue parfaite du pigment minéral. Faut-il se cantonner au skaï pour n'offenser personne ? Comme si ça devait aider à mieux s'en sortir ceux qui n'ont pas les moyens. Qui sinon ceux qui consentent à payer le prix fort pourra sauver les savoir-faire les plus anciens, les plus élaborés, les techniques subtiles de la confection de luxe ? Je dis, moi, qu'à chaque détail à l'étal des horreurs doit correspondre un contrepoids de raffinement délectable, une protestation d'innocence, une exigence de beauté, d'élévation esthétique et morale, une caresse obstinée.

Sans doute qu'il se sera brisé quelque part, sur un récif malencontreux du cours de sa vie, probable que ça remonte loin, à la prime enfance, avec au moins un accident dramatique, voire tragique, à l'âge adulte histoire d'enfoncer le clou, il y en a même qui ne chutent pas avant un ou deux éboulis supplémentaires et encore, il faut qu'en prime on les laisse tomber, parents, femme, époux, enfants, amis. Et alors quoi ? Vous attendez de moi que je l'accompagne au fond du trou, que je descende le saisir par les épaules et que je le remonte par les petits barreaux de fer de l'égoutier ? Sans les bottes du métier. D'ailleurs je nage mal, je serais capable de me noyer avant d'avoir posé le pied sur la première marche. Au nom de quoi devrais-je consentir ce sacrifice, qu'on me dise un peu au nom de quoi ? Pour aboutir à deux épaves au lieu d'une ?

Je ne vais pas me laisser déstabiliser pour si peu. Ces quinze jours à la neige m'ont requinqué. Avec un peu de chance ce matin il n'est plus là, il aura choisi un endroit plus discret, moins exposé aux passages, dans l'encoignure d'une ruelle adjacente. Il m'arrive de donner quelque chose à ceux qui ont le bon goût de se tenir à l'écart. Je suis pudique après tout, je n'aime pas avoir à sortir mon porte-monnaie devant tout le monde, étaler ma générosité à chaque carrefour. Il pourrait aussi aller s'installer sur un banc, assis sur son séant, il aurait l'air plus digne. Ce serait plus facile de m'avancer vers lui et de lui glisser une pièce de la main à la main ou encore au fond d'une casquette propre qu'il n'aurait qu'à ôter à mon approche comme s'il saluait une vieille connaissance retrouvée par hasard. J'aurais eu le temps de m'approcher avec naturel, de saisir discrètement mon porte-monnaie dans la poche intérieure de ma serviette en bandoulière, de choisir une pièce de valeur moyenne, ni la plus petite ni la plus grosse, je n'aime pas laisser entendre que ce ne serait rien, ce serait vaniteux et surtout tendrait à encourager l'élévation des exigences de ces gens-là qui iraient s'imaginer que l'on trouve les pièces de monnaie sous les roues des autobus. Tout en laissant tomber ma sobre contribution j'amorcerais, certains jours où le temps presse moins, une ébauche de discussion. Il arrive que l'on ait affaire à des Diogène au langage aiguisé, aux manières ironiquement courtoises, à des aristocrates de la manche qui sont capables de vous distraire des monotonies des protocoles, des consignes et des normes d'utilisation des machines ou des cours des matières premières.

Celui-là a l'air irrécupérable. Sans doute bourré du matin au soir d'alcool ou autre substance moins noble. Fermé à tout échange. Que pourrais-je pour lui sinon lui tendre un miroir, recueillir le dernier souffle de son élan à vivre ? Qu'il s'en aille. Ici il gêne. Il offense ceux qui s'affairent tout autour, les commerçants, les clients, ceux qui cherchent un moment de détente parmi les vitrines colorées, souvent si joliment arrangées, mises en scène par des vendeuses animées d'une véritable veine artistique sans cesse renouvelée. Il y gagnerait. À une place mieux adaptée à son inactivité foncière, il pourrait susciter une véritable

compassion. À condition de conférer une certaine tenue à sa posture humble. Voilà la solution pour lui : se montrer humble mais pas humilié. Ce n'est pas en restant affalé à nos pieds, écœuré et l'œil vide d'un empereur romain épuisé d'orgies, qu'il me soutirera le moindre sou.

Pourquoi ne s'en va-t-il pas en Chine ? La vie y est bien moins chère. Ce serait mieux pour lui. Évidemment il n'a pas l'argent du voyage, c'est idiot : moi j'ai la somme nécessaire mais aucune envie d'aller vivre là-bas. Les choses sont mal faites. Jamais rien ne concorde. Bien sûr on pourrait trouver une solution simple : j'ai l'argent et il a l'envie (à vérifier), je lui donne l'argent, il part en Chine, je suis content et il est content. Le trou dans mon budget ne serait pas difficile à combler, il me faudrait juste supprimer une ligne ou deux dans mes dépenses de loisirs pendant mettons un mois, un mois et demi. Juste un petit trou. En tout cas pas avant le trimestre prochain, je suis à sec là, le ski ça chiffre vite.

Le seul ennui, c'est qu'il n'y a aucune raison pour que je consente ce don à cet homme-là plutôt qu'à un autre. Imaginons que je décale mon itinéraire de trois cents mètres, je vais tomber sur un autre mendiant qui lui aussi meurt d'envie d'aller en Chine. Pourquoi l'un et pas l'autre ? Le second saurait ce qu'a reçu le premier et se mettrait à revendiquer ou pire à se battre avec le premier pour récupérer le pactole. J'aurais un meurtre sur la conscience, ayant cru bien faire. Admettons que je me débrouille pour les satisfaire tous les deux ; il s'en présenterait forcément un troisième et ainsi de suite, jusqu'à ma ruine, et qui viendrait à mon secours, je vous le demande, une fois tous les clochards déguerpis en Chine ? Personne évidemment. Je finirais à mon tour dans la misère la plus noire. Non merci !

Simplifions : tel le bon Samaritain, je m'en tiens à celui que je croise sur mon chemin, mon prochain le plus immédiat, je ne choisis pas, je ne me crois pas tenu de me démultiplier. Le temps passe. Mon homme revient de Chine, fauché comme avant, il me reconnaît au passage et, enhardi par ma générosité passée, il se lève, me tape sur l'épaule, peut-être cherchera-t-il même à m'embrasser. Étant donné la nature de nos relations passées, lui

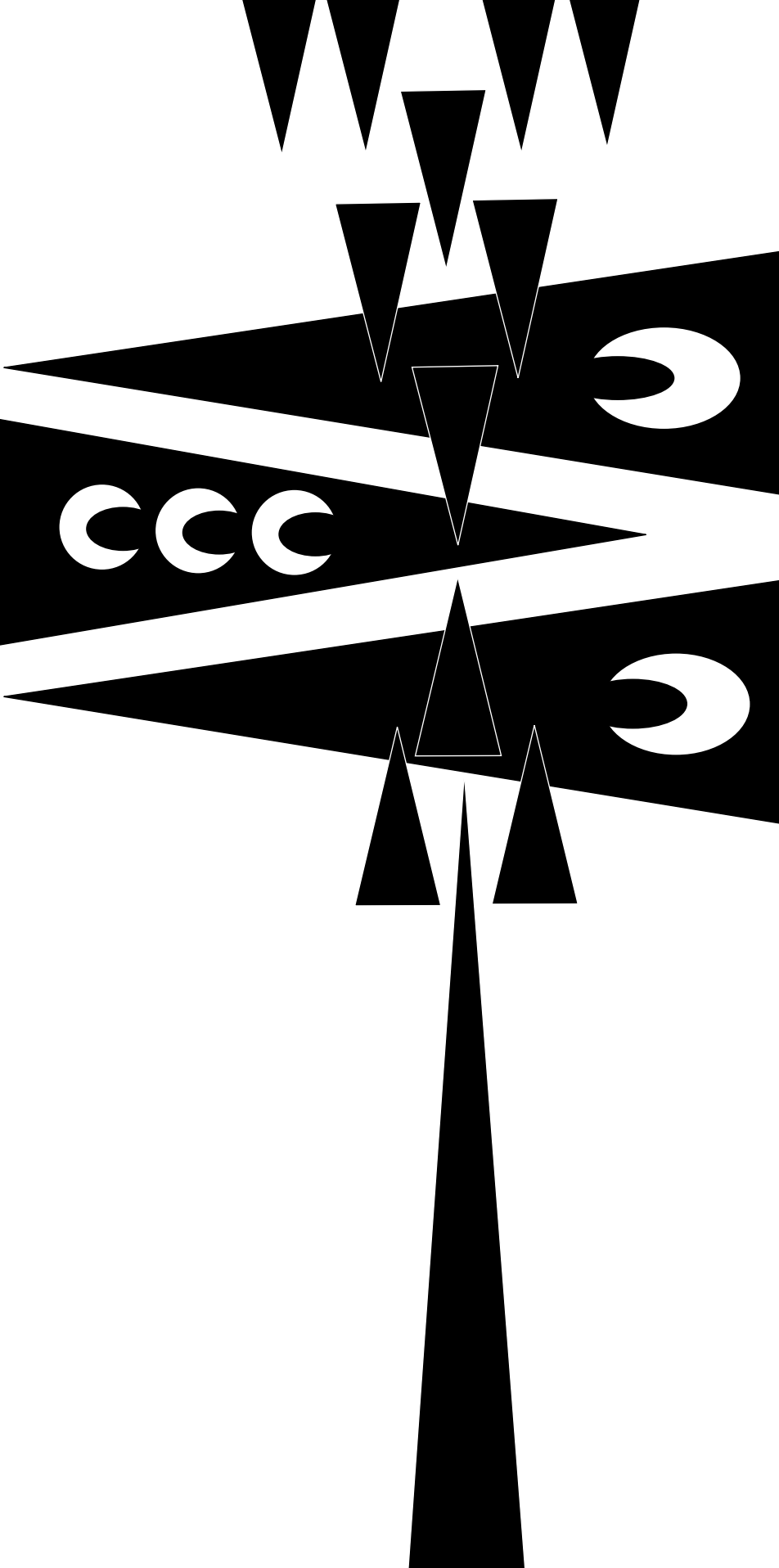
quémandant, moi répondant par un don, il aura beau jeu de chercher à réactiver l'échange : il me sollicitera à nouveau, pas de raison de s'arrêter en si bon chemin, pourquoi pas un accord de mensualisation et le treizième mois en prime, tant qu'on y est ! C'est comme ça que ça marche, soyons réalistes ; normal d'ailleurs, on s'habitue vite à la manne qui tombe.

Évidemment on peut toujours imaginer qu'il revienne de Chine remplumé, avec un cadeau sous le bras pour me remercier. Gonflé de gratitude. Possible qu'il éprouve une vibration de reconnaissance. Les gens reconnaissants ça existe. Seulement je mets ma main à couper qu'il ne remettra pas les pieds sur ce trottoir. Trop dur. Me retrouvant, il se reverrait dans sa posture humiliée d'autrefois. Mieux vaut ne pas mettre le doigt dans l'engrenage et m'en tenir à mes devoirs prioritaires, en bon père de famille. Au moins je suis certain de ne pas provoquer d'effets pervers.

Tiens ! il a disparu. À moins qu'il ne soit en retard. Idée stupide ! Il peut venir quand ça lui chante, lui, il a de la chance. Pas d'horaire, pas de contraintes. Ou alors il aura changé de coin, ici ça ne devait pas rapporter gros. La veille de mon départ en vacances, il neigeait ce jour-là, ça lui aura rafraîchi les idées sans doute, il m'a lancé des mots étranges à la figure : « Ne faites pas du hors piste comme moi, mon bon monsieur, c'est dangereux ! » Il s'était mis debout, je le voyais qui tournait en rond, qui se frottait les mains et de temps en temps il s'en prenait à un passant. J'espérais y couper mais il m'est tombé dessus. Il avait dû me repérer depuis le temps que je le croisais sans lui verser de droit de passage.

« Ne faites pas du hors piste » : des conseils maintenant ! Comment il savait que j'allais faire du ski, que je partais le lendemain en congé ? Ce n'était pas écrit sur mon front. Drôle de coïncidence, mes soupçons se confirment. J'ai bien failli ne jamais arriver, entre parenthèses : le train bloqué trois heures en rase campagne à cause d'un « accident de personne », un euphémisme du chef de bord pour « suicide en public. » Il y en a qui ne peuvent pas s'empêcher de convoquer tout le monde à leur grand départ.

Cette désinvolture, cette ironie, c'était trop. Histoire de me faire savoir qu'il avait pris des risques, lui, dans sa

vie, comme si j'avais une tête à ne pas quitter les pistes bleues bien damées. Comme si je ne l'avais pas méritée ma petite place au soleil. J'ai l'habitude d'être franc du collier. Face à face, et que le meilleur gagne. J'ai rétorqué quelque chose de bien senti qui lui a cloué le bec.

C'est idiot mais j'ai peur que la boulangère m'annonce sa mort, me dise que le suicidé du train de 10 h 29 qui m'a fait arriver en retard à la station, c'était lui. Je vais changer d'itinéraire pour aller au bureau, un petit détour me sortira de la routine. Petite marche hygiénique. Il suffira que je règle l'alarme de ma montre un poil plus tôt.